

tous là, sur la console de marbre, poèmes, ballades, rondeaux et sonnets, ornés de couvertures roses ou lilas tendre, coquettement noués de faveur; et tout cela pour tenter la main dédaigneuse de l'éditeur, le juge redoutable.

Pauvres manuscrits ! combien, malgré tous les artifices de la couverture, restent à jamais oubliés au fond des cartonniers ! Pauvres manuscrits, fleurs d'une jeune pensée, qui se fanent, jamais cueillies ! Pauvres manuscrits, qui rêvent comme l'hirondelle le vol rapide et qui, prisonniers à jamais, ne peuvent même donner un premier coup d'aile !

Parfois, l'œil de Jean, devenu rêveur en regardant les feuillets entassés, semblait creuser un mystérieux problème. Ses manuscrits seraient-ils accueillis ? les fleurs iraient-elles, au loin, porter leur parfum ; ou bien, dédaignées, vouées à l'oubli, ne se recherchaient-elles comme la flore d'un herbier ?

Cependant le poète espérait, prenait confiance et travaillait avec passion. Sur la feuille blanche, il fixait ses rêveries avec cette fougue de la jeunesse qui donne tant de chaleur aux premières œuvres. Jean était un observateur. En prose comme en vers, il racontait avec un véritable charme. Il n'appartenait point à l'école des réalistes ; sa pensée avait des ailes, et n'aurait pu se résoudre à ramper dans la fange. Pourquoi se complaire dans la laideur ? N'existe-t-il, en ce monde, que des taches et des passions basses ? Jean avait entrevu un admirable modèle ; il savait, par Mme de Bliville, que Dieu a créé des âmes saintes ; seulement, elles se cachent ; il faut de la persévérance pour les découvrir ; il faut aussi du cœur pour les comprendre et les peindre. Jean s'essayait. Les Michel-Ange, les Sueur, les Corrége, les Milton, les Racine, les Corneille, ont-ils jamais regardé en bas ?

Jean mettait donc, dans ses œuvres, son âme et sa distinction native. La lice s'ouvrait devant lui large et sans limites ; il y entra la tête haute et le courage au cœur. Quant à vaincre... Eh ! bien, oui, il l'espérait. Ne combattait-il pas en portant à sa lance les couleurs de sa dame, de la noble et sainte châtelaine de la Chênaie ? N'ont-ils pas accompli des prodiges les chevaliers du moyen âge ? Jean voulait accorder au blason des Kermadec, aux trois besans d'or sur champ d'azur, une nouvelle noblesse, la noblesse des lettres.

Il estimait très haut les œuvres de l'intelligence. C'est beau de vaincre avec les armes ; mais c'est plus beau d'aller parler aux âmes, de les élever, de les charmer.

Chaque soir, pour se délasser de son rude labeur, l'exilé écrivait longuement à Mme de Bliville.

Une photographie de la jeune veuve, mise dans un cadre de peluche, présidait la table de travail ; et, sous les yeux de Berthe, Jean faisait courir sa plume.

Il n'aurait pu prendre courage sans ce dialogue de leurs deux pensées ; sans cette demande qui partait de Paris et cette réplique qui arrivait du petit castel, perdu, là-bas, tout près des grèves infinies.

Quelles étaient donc ces lettres de Jean ? Ne les connaissons-nous pas à l'avance ? Elles sont l'histoire des jeunes cœurs passionnément épris. Ils se répètent tous, presque phrase par phrase. Cependant, ils ne se copient pas. Le cœur est un luth, et à vingt ans tous viennent chanter, sur la même corde, l'hymne d'amour aussi ancien que le monde et toujours nouveau. Jean le chantait éperdument, comme chantent les poètes, et il écrivait.

"Ah ! Madame, je ne vous l'ai pas dit, je ne vous l'ai pas entièrement laissé voir, mais mon départ a été un déchirement, et, depuis, ma pensée n'a pas quitté la Chênaie. Si vous regardiez, vous la verriez sur ce chemin des grèves, que, tant de fois, nous avons parcouru... Elle est encore sur votre balcon parfumé de roses... Elle est aussi devant votre petite table, où votre main tourne les feuillets du missel... Elle se penche vers vous. Elle vous écoute... Ah ! je m'arrête, car tout mon bonheur de vous voir par la pensée ne m'empêche pas de verser des larmes de tristesse. Pourquoi donc m'exiler ainsi ? Je souffre !..."

— Un autre jour, il disait enfin :

"La marquise de Champlor, de retour à Paris, vient de donner un grand bal. Je n'y ai pu assister plus. Je n'avais pas un regard pour toutes ces jeunes femmes couvertes de satin, de velours, de dentelles. Si vous pouviez savoir quelle supériorité et dédaigneuse indifférence est en moi pour tout ce qui n'est pas vous ! Au retour, j'ai couvert de baiser votre portrait adoré. J'ai rêvé que tous les deux, vous et moi, nous étions bien loin, dans un pays perdu, sauvage. Peu importe où il

était situé ; mais cette contrée était un pays enchanteur. Pour moi elle s'appelait le paradis..."

Et sur un autre feuillet :

"Ma ballade sur sainte Elisabeth vient d'être couronnée. J'ai reçu l'églantine d'or, ma première pensée a été de vous en faire hommage. La fleur, désormais sera toujours devant votre petit portrait. Par un seul point l'ambition m'assiège. Ah ! Madame, serai-je un jour illustre et digne de vous ?"

Puis encore :

"Aujourd'hui même a surgi devant moi une belle héroïne. Un moment elle a flotté dans la bande de lumière que projetait le soleil d'avril. Je l'ai regardée attentivement pour la faire figurer dans mon poème. Alors j'ai constaté qu'elle vous ressemblait : comme vous, elle est généreuse et belle. On dit que les poètes inventent. Non, il se souviennent."

Les lettres de Jean se terminaient souvent ainsi : "A bientôt ! à toujours !" Lorsqu'elles arrivaient à la Chênaie, Mme de Bliville relisait, à plusieurs reprises, ce mot final : "A toujours !" cette grande promesse de l'éternité humaine ; puis, elle ajoutait tristement : "Toujours !... Pauvre Jean !"

D'habitude Aliette apportait la missive. De loin elle discernait la blouse bleue et la casquette galonnée du facteur. Elle s'élançait vers lui. Lorsqu'elle reconnaissait l'écriture de Jean, la messagère avait des ailes. Mme de Bliville l'attendait sur le balcon. Elle voulait paraître calme, mais sa main tremblait un peu en brisant le cachet. Aliette l'interrogeait du regard, et dès que la lettre était terminée :

"Dis-moi, Berthe, pense-t-il toujours à nous tous ?"

Sur la réponse affirmative de la grande sœur, les yeux de la fillette rayonnaient. Joyeuse, elle s'élançait vers une belle poupée, que le jeune Breton lui avait envoyée de Paris, une poupée à tête de porcelaine, avec des yeux d'émail, des cheveux de soie ; une merveille enfin, reçue avec des transports de reconnaissance, et que l'enfant avait nommée Jeanne. Aliette saisissait sa poupée. Mystérieusement, elle lui parlait à l'oreille de son parrain Jean.

"Oh ! tu l'aimes bien, n'est-ce pas, petite Jeanne, ton parrain ? Il est si bon ; il est si brave !... Songe-donc, il m'a sauvé la vie !"

Elle redescendait au jardin, où le général soignait ses cultures, et Mme de Bliville, seule main-

tenant dans le bouquet de roses, qui recommençait à fleurir, relisait lentement les lignes qui, peu à peu, lui prenaient toute son âme.

"Si pourtant, ce n'était pas une chimère !... si Jean l'aimait assez pour oublier, quand viendrait l'heure du retour, sa jeunesse disparue ! Si vraiment il aimait, non la fraîcheur de son visage, mais les qualités de son cœur !"

Sur la pelouse, entre les dômes des chênes, un large rayon tombait tiède et lumineux. Dans ce rayon, Aliette jouait avec sa poupée. Elle se figurait être en voyage. Elle disparaissait derrière un buisson d'épines roses pour revenir sur la pelouse, et, saluant un personnage imaginaire, lui souriait :

"Bonjour, monsieur Jean. J'ai fait un long voyage... J'arrive de Normandie... Je vous présente votre filleule... Jeanne, dites bonjour à votre parrain."

De sa petite main, elle inclinait la tête articulée de la poupée, puis, soudain, sa lèvre rose s'avancait légèrement boudeuse :

"Oh ! moi, je n'aime pas ces voyages-là."

Elle regardait une alouette battant de l'aile, planant dans la nuée, alors elle soupirait :

"C'est bien heureux les oiseaux d'avoir des ailes !"

Et, tout bas, confiant à Jeanne son secret :

"Si j'étais l'alouette, tous les jours j'aurais vu ton parrain, M. Jean."

Le babillard d'Aliette arrivait à Mme de Bliville comme un gazouillis d'oiseau sans qu'elle en distinguât les paroles, et elle continuait son rêve.

"Si sa grande beauté triomphait des années !... Si pourtant le jeune poète l'aimait fidèlement !..."

Elle regardait devant elle l'espace infini. Elle semblait interroger le nuage qui passait. Et soudain ses mains se joignaient, et, rudement, elle chassait sa rêverie. Elle s'en voulait du trouble de son cœur. Elle s'affermist dans sa résolution d'éteindre, par une apparente froideur, la belle flamme de Jean. Et, lorsqu'elle avait reconquis son calme, elle répondait... en pleurant, quelquefois ; mais, qu'importe, puis que son émotion demeurait cécée. Elle écrivait des lettres, non pas froides, elle ne voulait plus désespérer le pauvre jeune poète, mais simplement affectueuses. Jamais elle ne parlait d'elle-même.

*A continuer*